

capable de résoudre ; la chose est aussi mystérieuse que l'objet en est inexplicable."

L'explication que cherche l'écrivain est bien simple : le sauvage d'Amérique a pris nos vices, et laissé de côté nos vertus ; il a pris ce qui fait notre faiblesse, et négligé ce qui fait notre force, le travail et les idées de la civilisation. Le sauvage pense comme nos nobles au sujet du travail, il le tient en mépris ? N'est-il pas remarquable que nos classes aristocratiques qui s'en vont, qui disparaissent, voient le travail du même œil que le sauvage qui s'en va, qui disparaît aussi ? S'il y a quelque mystère là-dedans, il git dans le décret de Dieu, qui a voulu que le travail eût l'empire du monde. Pourquoi Dieu a-t-il voulu qu'il en fût ainsi ? Si c'est là le mystère dont Sir Francis demandait l'explication, il a eu raison de dire, que personne ne pourrait l'éclaircir, car c'est encore là un des secrets de Dieu, devant lesquels la raison doit s'abaisser. Qu'il nous suffise, au reste, de croire que Dieu nous laissera connaître tout ce qui est nécessaire à notre bonheur et à notre perfectionnement ; et c'en est certes tout-à-fait assez pour nous occuper longtemps, bien longtemps encore. On ne peut s'empêcher de regretter le temps précieux que nombre d'hommes de génie ont perdu à la poursuite de connaissances vaines, chimériques, ou inaccessibles à l'esprit humain, et ne servant qu'à fourvoyer l'humanité. Aussi Socrate, le plus sage des hommes de l'ancienne Grèce, terre si féconde en sages, disait-il à ses disciples il a deux mille et quelques deux cents ans : "Il faut adorer la Providence et ne pas porter trop loin ses recherches sur les choses divines." Et il tenait pour vaines et désagréables à Dieu toutes les sciences et doctrines qui ne peuvent avoir d'utilité pour la vie pratique.

Concluons, messieurs. Si j'ai réussi à captiver votre attention, vous devez être fatigués ; si je n'ai pu y réussir, vous devez être ennuyés ; et dans l'un et l'autre cas je dois en finir, quoiqu'il y ait encore beaucoup de points à visiter dans le champ que nous venons de parcourir. Je crois, cependant, en avoir dit assez pour vous faire sentir la noblesse, les avantages, les douceurs mêmes, et par dessus tout l'obligation du travail pour tous sans exception ; pour le riche, comme pour le pauvre ; pour le grand comme pour le petit ; pour le citoyen en faveur de son pays ; pour les peuples en faveur de la race humaine entière. Ne serait-ce pas en effet, rapetisser les vues du créateur que de borner la fin du travail à l'intérêt de chaque individu, ou de chaque peuple ? On n'est pas

l'Angleterre, on n'est pas la France, on n'est pas les Etats-Unis pour soi seulement. La Providence en créant tant de grandeur, tant de puissance, tant de lumières, a voulu qu'il s'en épanchât un peu au dehors au profit de l'humanité. Il est encore moins permis aux nations qu'aux particuliers d'être égoïstes, rapaces et spoliatrices.

Quant à nous Canadiens, hâtons, par un travail constant et sagement dirigé, l'arrivée de l'époque où nous pourrons aussi jouer un rôle dans le grand drame du monde. Quelque éloignée qu'elle puisse être encore, je suis assuré que ce rôle ne fera pas rougir les mânes de nos pères ; qu'il sera ce qu'il doit être, libéral, noble et généreux, digne en tout des deux grandes nations auxquelles nous tenons par des liens si étroits.

Nous surtout, Canadiens-Français, issue d'une race éminemment chevaleresque, qui sait si nous ne sommes pas destinés à instiller dans la politique de ce continent, cet esprit de bienveillance et de générosité, sans lequel la société humaine ne saurait atteindre la plus noble de ses fins, le progrès moral et intellectuel de notre espèce.

Encore un mot, messieurs, et pour vous. Permettez-moi, avant de prendre congé de vous, de féliciter la jeunesse canadienne de cette ville des avantages précieux que lui offre votre Institut. Il est pour elle une école de haut enseignement mutuel, elle y trouve de beaux exemples à suivre et le sujet d'une noble émulation, et le pays une pépinière de grands et utiles citoyens. Poursuivez votre œuvre nationale avec constance, et si jamais notre race joue un rôle distingué dans l'histoire d'Amérique, votre Institut aura droit, j'en suis sûr, d'en réclamer, en grande partie, le mérite et la gloire. Si vos aînés vous refusent le tribut de quelques-unes de leurs veilles, si par indifférence ou à cause de leurs occupations, ils ne veulent ou ne peuvent venir éclairer, diriger, encourager, stimuler vos travaux ; eh ! bien, travaillez seuls. Certes, ce que vous avez déjà fait, les pages éloquentes bien pensées, bien écrites qui sont déjà sorties de cette enceinte, n'ont pas manqué, je vous l'assure, de faire battre le cœur de la Patrie de joie, d'orgueil et d'espérance. Bientôt vous serez appelés à prendre la place de la génération virile actuelle, à devenir vous-mêmes acteurs sur la scène du monde, dont vous faites un si brillant apprentissage. Alors, rappelez-vous votre Institut ; rappelez-vous vos besoins, vos désirs, vos murmures de jeunes hommes, et faites envers vos cadets d'aujourd'hui, mieux que n'auront pu faire pour vous vos aînés d'aujourd'hui.

## UNE HISTOIRE DE MAGNETISME.

A MADAME D\*\*\*



u seul titre de cet article, madame, un sourire d'incrédulité a agité vos lèvres et votre esprit railleur me prépare une sceptique dénégation. Mais de grâce, suspendez quelques instants encore votre arrêt : n'appréhendez pas de ma part une théorie plus ou moins ingénieuse sur le fluide mesmérrien.—Je vais vous raconter tout simplement un fait, un fait réel, incontestable, et vous le savez : Rien n'est brutalement concluant comme un fait.—Broussais l'a dit.

Donc le 23 novembre 1844, ayant pris à Bordeaux la malle de Paris, je me trouvai avoir pour compagnon de voyage un homme de 55 ans environ, de haute stature, aux allures froides, mais pleines de distinction.—Quelques mots prononcés d'un accent légèrement britannique me fixèrent suffisamment sur la patrie de mon voisin.—Entre Français, on fait vite connaissance ; il n'en

est pas de même avec les fils d'Albion.—A Angoulême, nous avions à peine échangé quelques paroles banales.—Heureusement qu'un pâté de foie consommé à Ruffec, en collaboration, établit entre nous un solide lien, et nous prîmes mutuellement nous appeler par notre nom. L'Anglais était le colonel Gurwood, gouverneur de la tour de Londres.—Mon nom, à moi, ne fait rien à l'affaire.

Enfin, arrivés à Tours, l'intimité était complète, et je risquai la plaisanterie....—Vous autres, Français, vous riez de tout !

—Pardieu ! colonel, comment tenir son sérieux quand vous posez des axiômes tels que celui-ci : "Le magnétisme est une doctrine positive, reposant sur des faits certains, avérés, dont la production est constante dans toutes les conditions semblables."

—Vous ne croyez donc pas au magnétisme, jeune homme ?...

—Entendons-nous, colonel ; je crois à la possibilité d'endormir un être quelconque à force de le fatiguer par des passes et des contre-passes, de même que je crois à la faculté de faire bâiller en bâillant ; mais je doute du magnétisme appliqué à la lecture par l'épigastre, aux jeux de cartes, à la divination des événements